

riodique en vogue, et serait, j'en suis sûr, un des derniers maintenant à empêcher un soldat du Nord de transpercer l'ennemi qu'il aurait au bout de son glaive. (On rit.) Toutefois, ce ne sont pas les changements qui s'opèrent ainsi dans les idées d'hommes d'une grande intelligence qu'il faut déplorer; la volonté puissante de ces hommes peut les ramener à des sentiments de paix; ce sont plutôt les intérêts mercenaires et militaires créés sous la présidence de M. LINCOLN, et représentés, les premiers par le budget de cette année qui excède \$100,000,000, et les derniers par les 800,000 hommes dont le sang doit être ainsi acheté et payé; par les armées de spéculateurs qui pillent l'armée; par l'armée de fournisseurs qui est chargée de nourrir, vêtir et armer le soldat; par cette autre armée, celle des percepteurs de taxes, répandus sur tout le sol et qui veille à ce que nulle industrie, nul domicile, voire même nulle affection, n'échappent à l'impôt. L'impôt! l'impôt! c'est le cri qui se fait entendre à l'arrière! du sang! du sang! orient-on à l'avant! de l'or! de l'or! exclamation avec joie les riches parvenus, si bien désignés sous le vocable d'aristocratie de boutique. Eh! bien, tous ces intérêts serviles qui ont surgi ne sont pas encore la pire conséquence de cette guerre. La pire de toute, c'est le changement qui s'est fait dans l'esprit et les principes du peuple, qui est aujourd'hui familiarisé avec la guerre, au point même d'y être porté. Après la première bataille, ou, pour me servir du langage du duc de WELINGTON, *when the butcher's bill was sent in* (*), un frissonnement d'horreur parcourut le pays d'un bout à l'autre; mais, petit à petit, et à mesure que le carnage allait en augmentant, un journal cessait de mériter qu'on le lut au déjeuner s'il ne contenait pas la relation d'une boucherie de quelques mille hommes! "Seulement deux mille morts? Ah! bah! ce n'est rien!" s'écriait M. Grodrap en sirotant son café dans son riche appartement; et bientôt, pour créer de l'excitation, il fallait que les nouvelles rapportassent que dix, quinze, vingt mille étaient tombés en un seul jour sur les champs de bataille; ces chiffres seuls satisfaisaient cette soif d'émotion devenue impossible à exciter chez le peuple autrement que par le meurtre en grand de ses semblables. Est-ce que dans tous ces faits on ne voit pas d'avertissement pour nous? Sommes-nous

comme ceux qui ont des yeux et qui ne voient point; des oreilles et qui n'entendent point; de la raison, et qui ne veulent point comprendre. Si nous sommes fidèles au Canada, si nous ne désirons pas être absorbés par nos voisins, nous ne pouvons rester paisibles en face de la révolution qui gronde à nos portes! Que l'on n'oublie pas, lorsque de l'autre côté des frontières on entend ces trois cris: Impôt! Or! Sang! qu'il est temps de songer à notre sécurité. Dans la première session de 1861, j'ai dit en cette chambre que le premier coup de canon tiré du fort Sumpter "avait pour nous un message." On n'y fit pas attention alors, mais je répète encore aujourd'hui que lorsque chacun des 2,700 canons de gros calibre en campagne, ou chacun des 4,800 que porte la flotte fait entendre sa voix de tonnerre, il répète le solennel avertissement que nous a donné l'Angleterre: "préparez-vous! préparez-vous! préparez-vous!" (Applaudissements.) Oh! mais, pourra me dire un ami philosophe, quand nos voisins auront terminé leur guerre, ils en seront tellement aise qu'ils ne songeront plus qu'à se reposer sur leurs lauriers. Eux! Qui? L'aristocratie de boutique satisfaite? L'armée débandée des percepteurs d'impôts, ou les fabricants de fausses nouvelles? Les soldats même? Je pense bien que toute l'armée aimerait à avoir un congé; or, l'expérience nous a appris que ce n'était pas de la guerre que le soldat se fatiguait, mais bien de la paix; et il en est de même du matelot, il ne se fatigue pas de la mer. Le marin aime à débarquer, pour s'amuser et dépenser son argent; le soldat éprouve le même désir, mais éloignés de ses camarades, l'un autant que l'autre se trouve bientôt en dehors de son élément. Le soldat se prend à regretter les joies de la vie aventureuse, — de ne plus sentir à son côté l'arme qu'il voit pendue au clou, et bientôt il soupire après le moment où il pourra la reprendre. Si le pays continue à rester en paix, il aimera mieux s'expatrier, même aller prendre du service à l'étranger plutôt que de rester inactif. (Ecoutez!) C'est avec ces faits acquis à l'expérience que je demande humblement la permission de combattre l'optimisme de mon ami philosophe. (Ecoutez! écoutez!) Dans son discours de l'autre soir, l'hon. proc.-gén. du B.-C. nous a dit que l'un des articles du projet primitif de constitution américaine contenait des dispositions relatives à l'annexion du Canada aux États-Unis;

(*) Lorsque le boucher eut fait son compte.